



HISTOIRE D'UN PAVÉ.



L'homme, dont l'orgueil est excessif, se sent toujours disposé à nier ce qu'il ne peut comprendre. Par exemple, il n'accorde qu'un instinct plus ou moins borné aux animaux, attribuant à lui, à son espèce, seulement, les facultés de l'âme et de la pensée. Savez-vous sur quoi se fonde tant de présomption? C'est d'abord sur le don de la parole exclusivement réservé à l'homme. La parole! en vérité, voilà bien de

quoi être fier! Écoutez beaucoup, lisez beaucoup, et vous me direz, si vous êtes sincère, combien de sottises vous avez lues et entendues. Dans tout ce fatras, divisé en paquets aplatis, proprement recouverts de la peau de ces innocents quadrupèdes qu'on égorge et qu'on méprise, à peine quelques ouvrages survivent-ils au siècle qui les voit naître. Que dis-je, survivre! voyez plutôt ce qui se passe de nos jours : les auteurs qui faisaient la gloire de la France, il y a trente ans, sont à présent méconnus, vilipendés, traités presque d'ignorants, d'imbéciles. Une littérature nouvelle a surgi, grande et forte, qui met au néant tous ces prétendus grands hommes d'autrefois. Il est dur de penser que, peut-être, dans quelques années, autant en arrivera à nos grands hommes d'aujourd'hui. Chacun son tour; ainsi va le monde, et je commence à croire que ce certain Omar, qui s'amusa à brûler quelques cent mille volumes dans Alexandrie, avait deviné cela. D'où je conclus qu'on devrait lui élever à Paris une haute statue, et faire autour un feu de joie de tous les livres de nos bibliothèques. La science, les lettres, la librairie y gagneraient, et nous aussi probablement. Ainsi soit-il.

Comme il n'est pas prouvé que les animaux n'ont point un idiome, une façon de parler et de

s'entendre à eux; comme toutes les observations consciencieusement faites tendraient à établir le contraire, je ne m'arrêterai pas à si peu de chose; j'irai plus loin : je soutiendrai que les êtres qui nous semblent inanimés, parce que nous n'avons pas su découvrir en eux les principes de la vie, ont une existence qui leur est propre. Est-ce leur faute si les instruments scientifiques de l'homme sont imparfaits comme ses perceptions? Il n'en est pas moins certain que les végétaux, les métaux, les pierres mêmes croissent, se développent, ont plusieurs facultés visibles, sans compter celles qui échappent aux lumières, je veux dire à l'ignorance des humains. Oui, ce caillou, informe en apparence, a son élasticité, ses pores, sa couleur, son poids, ses organes. Il produit en roulant un son particulier, il gémit et crie à sa manière; il contient une sorte d'humidité qui s'exhale en vapeur à sa surface; il est sensible aux coups qu'il reçoit, et, frappé par l'acier anguleux, son feu intérieur jaillit en vives étincelles. Qui vous a démontré qu'il ne respirait pas sous des conditions spéciales? N'a-t-on pas trouvé dans un bloc de granit des insectes, des animaux vivants, incrustés, pour ainsi dire, là, depuis nombre d'années? Ils y pouvaient au moins respirer, s'alimenter d'une façon quelconque. Ah! prosternez-vous, savants présomp-

tueux qui ne savez rien, ou qui savez si peu qu'il ne vaut pas la peine d'en parler; prosternez-vous devant la puissance de celui qui a dit à tout ce qui est : Sois. Ces êtres tout matériels, selon vous, ces corps que vous osez appeler inanimés, ils existent; ils ont des propriétés, des sens, un organisme que vous n'avez pas su comprendre et expliquer. Ils se nourrissent, digèrent, s'étendent, décroissent, vieillissent et meurent. Ils étaient nés, ils ont vécu. Si leur intelligence, leur langage vous sont inconnus encore, qu'importe? c'est à vous seuls qu'il faut s'en prendre.

Un sage, plus habile que vous, un véritable savant a soupçonné cela. Persévérant jusqu'à l'obstination dans ses recherches, dans ses expériences, et laissant en arrière les Cuvier et beaucoup d'autres de pareille force, il est parvenu à découvrir qu'un pavé pouvait bien n'être pas plus bête qu'un homme. Dès lors, redoublant de soins et d'études, il a fini par s'initier à divers secrets de la nature, secrets occultes, profonds, qui sont jusqu'à ce jour un mystère pour les hautes classes de l'Institut. Lui n'a pas dédaigné, ce savant profond et modeste, de se mettre en communication avec l'humble pavé que votre arrogance foule aux pieds. Aussi quel prix de ses généreux travaux! Vous en jugerez par la traduction littérale de leur dernière conversation.

C'est le pavé, son hôte, son ami, qu'il a recueilli, qu'il conserve précieusement dans son cabinet; c'est le pavé lui-même qui vous va raconter son histoire, et l'on ne s'avisera plus maintenant de dire : *Ah, si les pierres parlaient!*

« Pas très-loin de Châville, j'étais, moi pavé, en 1829, dans la propriété de M. Mérian, et voici comme : il y avait, à l'extrémité de son parc, une large pelouse, fraîche, unie, parsemée de bouquets de charmes et de noisetiers. Cette pelouse, doucement inclinée vers le midi, était sillonnée de sentiers tortueux qui se croisaient et se perdaient au loin sous l'ombrage tremblant des coudriers. Or, vous saurez bientôt quelle place j'occupais sous la verte pelouse. Vous saurez comme quoi M. Mérian, resté veuf avec un fils unique, avait fait venir Charles, âgé de dix-huit ans, beau jeune homme plein de force et d'espérance, pour passer la belle saison à Châville. La campagne, riche d'avenir, parée de fleurs, s'étendait riante aux yeux de Charles, et pourtant Charles poussait de profonds soupirs, avait souvent l'air triste et rêveur... Je n'ignorais pas ce qui le faisait ainsi rêver. Charles n'était gai, vif, satisfait qu'auprès d'Henriette. Oh! qu'elle était jolie Henriette, avec ses quinze ans, quand elle traversait la pelouse, nonchalamment appuyée sur son bras, ou lorsque tous

deux courant, fuyant parmi les touffes de verdure, se retrouvaient pour s'éviter, se poursuivre, s'atteindre de nouveau ! Alors Charles se sentait heureux et son Henriette ne l'était pas moins.

« Un jour, Charles, à deux pas de moi, écoutait son vieux père. Celui-ci lui disait d'un ton affectueux : « Henriette est fort jolie, trop jolie peut-être, mon fils ; car le voisin Chemillau n'est pas riche, et quoique j'estime fort la probité de Chemillau, je ne voudrais pas qu'une imprudence te mît dans la nécessité d'épouser sa fille. » Charles baissait les yeux. « A ton âge, mon fils, continuait le bon Mérian, on se livre sans défiance aux besoins du cœur, aux désirs impétueux des sens. Ton amitié pour Henriette peut te mener loin ! Songe, mon Charles, à l'éducation que tu as reçue, à la carrière qui s'ouvre devant toi, et ne va pas risquer de perdre, par une faute, tout ce que je me promets de ta fortune et de ton instruction. » Le vieillard s'était éloigné content des protestations de son fils ; mais je pus remarquer, tant bien que mal, de ma place, que la leçon avait produit un effet contraire à celui qu'il en attendait. « Oui, s'écriait Charles à haute voix, je l'aime et j'en suis aimé ! Je m'étais livré insouciant à l'attrait de nos jeux enfantins ; mon cœur était pur comme nos plai-

sirs, et quelques paroles viennent de m'éclairer ! Ce charme invincible qu'Henriette répand autour d'elle ; le bonheur que j'éprouve à ramasser la fleur détachée de son bouquet ; le feu qui court dans mes veines quand je lui dérobe un baiser ; l'empire de son regard, la volupté de ses caresses naïves, c'est donc de l'amour ? Oui, c'est de l'amour, de l'ivresse !... Oh ! viens, ma bien-aimée, viens ! Je souffre, je meurs si je ne puis te presser sur mon cœur ! » Voilà ce que disait le jeune homme après avoir écouté son père. Faites de la morale à vos enfants.

« Le lendemain, Henriette revint jouer avec Charles dans le parc, et Charles la trouva plus belle. Cette fois les douces étreintes, les baisers fréquents jetèrent quelque trouble dans l'esprit de la jeune fille. « Que je t'aime ! » lui répétait Charles à tout moment. Henriette émue lui échappait en riant et courait légère après les papillons. La nuit commençait à tomber. La brise du soir glissait dans le feuillage, tiède et embaumée du parfum des prairies. Charles venait d'attraper Henriette ; il la serrait contre lui, et son cœur battait avec violence. Un baiser brûlant, un soupir entrecoupé avertirent la vierge craintive qu'il y avait là péril pour elle. La pauvre se dégage des bras amoureux de Charles et fuit de son côté sur la pente de la pelouse.

Son amant, hors de lui, vole, et en peu d'instants va l'atteindre; mais, dans sa course, un obstacle, une légère éminence froisse son pied, il tombe en poussant un cri aigu. Henriette revient effrayée, se penche pour le relever; il saisit sa main, l'entraîne; un lit de mousse et de serpolet amortit la chute de la jeune fille... Charles oublie l'entorse qu'il s'était donnée, et... il en coûte quelquefois bien cher de courir après les papillons!

« M. Mérian ne s'occupa que de l'accident fâcheux et ne soupçonna pas davantage. Le jour suivant, de bonne heure, il se rendit dans le parc avec son jardinier. L'endroit de la chute était facile à connaître : la mousse abondante y paraissait récemment foulée. Un morceau de roc arrondi et mis à nu par le pied de Charles indiquait la cause de l'accident. « Il faut couper ce rocher, égaliser ceci, dit le maître; mon fils aurait pu se tuer. » On se mit à l'ouvrage. Le roc était dur; le carrier voisin fut appelé. Cet homme travaille, et découvre un bloc de pierre à paver, de qualité supérieure. Il raconte le fait; on sonde le terrain; bref, on s'assure qu'il existe, sous le talus de la pelouse, aboutissant au chemin, une immense carrière, dont on offre au propriétaire soixante mille francs.

« Les chutes sont quelquefois très-productives.

Il ne s'agissait pour M. Mérian que de deux ou trois pieds de surface dans le parc, afin de pratiquer l'ouverture de la carrière. Le marché fut conclu.

« Vous avez deviné, je pense, que c'est moi, ancien et paisible habitant de ce beau séjour; moi, jusqu'alors recouvert d'une mousse tendre et odorante, qui, pour avoir été dépouillé rudement par le talon de M. Charles, devins l'auteur involontaire de son entorse, de la découverte d'une carrière et du malheur d'Henriette. Oh! oui, malheur et grand malheur encore! Vous n'en entendrez pas le récit sans frémir.

« Tandis que Charles, parfaitement guéri, achevait à Paris ses études pour l'examen de l'École Polytechnique, la pauvre Henriette versait bien des pleurs. L'intéressante fille, au bout de quelques mois, s'était vue forcée d'avouer tout à son père. A la nouvelle de l'accident funeste, M. Chemillau, très-chatouilleux sur l'article de l'honneur, gronda, finit par se radoucir et puis eut une explication sérieuse avec son vieux voisin Mérian; mais celui-ci fut inexorable. Il y eut dispute, rupture définitive. Henriette, envoyée à Paris chez une sage-femme, ne connut que les douleurs de la maternité. Le père Chemillau, s'étant laissé influencer par de mauvais conseils, tint sa fille éloignée pour donner moins

de prise aux propos qui circulaient dans le pays. Il paya pendant quelques mois la pension de sa fille; lancé bientôt dans de fausses spéculations, trompé par des personnes qui s'étaient emparées de sa confiance, il se vit dépouillé, ruiné, et mourut, ne laissant pour héritage à l'infortunée que le deuil et la misère.

« Les flancs étendus de la riche carrière, dont je formais en quelque sorte le couronnement, avaient été mis en exploitation. Ce grès solide, d'une consistance particulière, fut destiné au pavage de la capitale. Extrait des lieux chéris de ma naissance, livré à l'action impitoyable des carriers, j'eus beau étinceler de colère sous le fer pointu, on me piqua, me tailla sans miséricorde! et, par un jour néfaste dans mon histoire, je me trouvai avec quelques centaines de mes confrères, équarris comme moi à six pouces sur huit, dans un lourd tombereau qui nous déposa bruyamment à Paris, rue Neuve-Saint-Augustin.

« Nous étions au commencement de 1830; je ne l'oublierai de ma vie. On nous plaça, on nous distribua symétriquement sur un lit épais de sable; et puis l'assommante *demoiselle* du paveur nous assujettit à coups redoublés. Quelle différence, bon Dieu! avec mon sort d'autrefois! ce n'était plus sous des tapis de verdure, dans une plaine égayée par des milliers de fleurs, par

le chant matinal de l'alouette, qu'allaient couler mes jours! maintenant cloué, cerné de toutes parts, captif sous la boue noirâtre ou couvert d'une poussière ignoble, c'est le piéton aux semelles rudes qui m'écorche en passant, ce sont les roues frémissantes du camion, du pesant omnibus ou de l'énorme charrette qui me mutilent!

« Je me serais pourtant résigné en philosophe, sans un événement affreux dont le souvenir fait frissonner. Un pâle soleil d'avril éclairait la rue; j'entendis un horrible cri, et presque en même temps, je me sentis frappé, comme si le paveur laissait tomber sur moi le coup le plus d'aplomb de sa demoiselle. C'était une demoiselle, en effet, ou plutôt une fille-mère, réduite au désespoir; c'était Henriette. Elle gisait là, étendue, le crâne brisé, sans vie, et moi j'étais tout inondé de son sang!

« Malgré la défense de son père, Charles avait continué à la voir. Pauvre Henriette, comme elle avait souffert! mais la vue du bien-aimé console et rattache à l'existence. Un jour, ce jour même, Charles vint lui annoncer qu'il partait pour l'Italie, dans une heure; que telle était la volonté absolue de M. Mérian; qu'il fallait obéir. Et il lui remit une forte somme, en lui recommandant son fils. On ne peut dire ce qui se passa

dans l'âme d'Henriette ; il n'y a point de paroles pour cela. « C'est moi, répondit-elle, qui vous recommande notre enfant, Charles. Nous ne nous verrons plus. — Comment, mon Henriette ! quel est ton projet ? — Je veux mourir. — Mourir ! mais je t'aime. — Tu pars ! Moi, Charles, je ne vivais que par toi, que pour toi ; je pars aussi. — Pourquoi ces idées sombres ? Peux-tu oublier ton fils ? — Tu l'abandonnes, toi. — Non : je reviendrai ; nous nous reverrons, et qui sait alors... — Charles, c'est inutile ; si tu me quittes, je ne puis plus vivre. — Y songes-tu, Henriette ! — J'y songe. — Rien ne te manquera. — Toi, mon ami, et c'est tout. — Sois raisonnable : je dois céder à la volonté de mon père. — C'est juste. — Eh bien ! prends courage ; adieu. — Adieu ! — Encore un baiser, Henriette. — C'est le dernier que donnera ma bouche. — Non, te dis-je. Je t'aime, et à mon retour, je te le prouverai. » Charles sortit. Au milieu de l'escalier il s'arrêta ; un poids fatiguait son cœur. Il fit un pas pour remonter ; mais c'eût été faiblesse. Charles, vrai dans ses sentiments, attendait que le temps ramenât son père à d'autres idées... Il continua de descendre. Prêt à sortir de la maison, le cri que j'avais entendu retentit à son oreille comme un son funèbre. Henriette venait de se précipiter du troisième étage ; elle était morte.

« Oh si j'avais pu parler, me faire entendre de Charles ! comme il aurait maudit l'auteur de cet accident, qu'il avait appelé son bonheur. J'aurais trouvé du soulagement dans sa colère. Longtemps il me sembla que j'étais imprégné du sang de ma victime ; car c'est moi qui avais réellement perdu, tué la pauvre Henriette. Ma position et la rue Neuve-Saint-Augustin m'étaient devenues odieuses ; j'y éprouvais un malaise indéfinissable. Aussi avec quelle joie je me vis compris dans un remaniement de pavés ! J'aurais bien voulu être mis au rebut, jeté à l'écart, pour me nourrir de ma douleur dans quelque coin silencieux. La Providence en avait décidé autrement. On me transporta en nombreuse compagnie dans le quartier le plus tumultueux de la capitale ; je fus réintégré en juin dans mes fonctions, à l'angle de la rue Richelieu et de la rue Saint-Honoré, en vue du magasin qui a pour enseigne *Jeanne d'Arc*, la fameuse pucelle d'Orléans. Je ne sais si c'est un effet de mon imagination de pavé, mais en contemplant les traits de la vierge de Vaucouleurs, j'y découvrais certains rapports avec ceux de ma divine Henriette. Divine est le mot ; l'amante de Charles, dégagée de son enveloppe matérielle, ne m'apparaissait plus que comme un ange des cieux, le front ceint d'une auréole de gloire et d'amour !

« Quoi qu'il en soit, voici bien un autre événement. Le 27 juillet 1830, remarquez cette époque à jamais mémorable, le 27 juillet au soir, donc, la journée avait été magnifique, le soleil ardent, et je m'étais avec sensualité de toute ma largeur, pour respirer le frais, si doux à sentir après une chaleur étouffante. Depuis midi, j'avais bien observé des allées et venues inaccoutumées; j'avais entendu quelques paroles étranges sortir des groupes qui se formaient et qu'on dispersait aux alentours. Bientôt des cris d'indignation, de rage, frappent les airs, et je vois déboucher par les issues du Palais-Royal, par le péristyle du Théâtre-Français, une foule vivement agitée. Je ne comprenais rien encore à ce tumulte; la nuit suivante m'en découvrit la cause. Ici, les réverbères tombaient dispersés en éclats; là, l'on traînait dans le ruisseau les insignes d'une royauté chancelante. Des torrents d'hommes circulaient. Je me sentis arraché par des ongles endurcis au travail avec une multitude d'autres pavés, et l'on nous amoncela plus loin, pêle-mêle, sous des débris de meubles et de voitures. Nous venions d'être élevés en barricade, quand le jour parut. Des forces imposantes se ruèrent contre nous et furent repoussées par les masses populaires. Des chants s'unissaient aux cris des vaincus; des houras se confondaient

avec le bruit du canon, le sifflement des balles. C'était une révolution. Je compris à ce fracas qu'il s'agissait d'une chute bien autrement profonde que celle de la jeune Henriette: une monarchie de huit siècles s'écroulait.

« Le matin du 29, jugez de ma surprise! Un jeune homme traverse la barricade, s'approche d'une porte voisine, et frappe trois rudes coups. Il tenait une carabine, et, à travers la poudre dont son visage était noirci, je le reconnus: c'était Charles. Cette porte s'ouvre; un vieillard en sort, revêtu de l'uniforme d'officier supérieur, et portant haut ses moustaches grises. Une jolie fille l'accompagne; Charles saisit sa main, la baise, et s'écrie: « Amélie, voici le jour venu de vaincre ou de mourir. » L'émotion de la jeune personne était visible... Je pensai à Henriette; ce baiser me fit mal. Le vieillard dit à sa fille: « Je suis content de lui; il s'est battu hier en héros. Mon Charles, ajouta-t-il d'un ton solennel, fais aussi bien ton devoir de citoyen dans cette journée, Amélie est à toi! — Je vous le promets, mon colonel, répliqua Charles, » et un regard d'amour explique sa résolution. « Rentrez, Amélie, dit le vieil officier, rentrez, il est temps. Nous retournons à notre poste. » A ces mots, tous deux s'éloignent, se dirigent vers la place du Palais-Royal, et je les perds de vue.

« La jolie fille était rentrée. Je ne tardai pas à la voir reparaitre. Quel pouvait être son dessein? Amélie s'approche de la barricade. Son air décidé, sa tournure élégante, la beauté régulière de ses traits m'inspiraient une émotion respectueuse. Mais qu'éprouvai-je, Dieu puissant! lorsque ses mains délicates se cramponnèrent à moi... Un frisson de plaisir fit alors vibrer tout mon être. Je m'étonne qu'elle n'y prit pas garde. La courageuse fille me presse fortement, m'enlève... Oh, comme je tâchais de me rendre léger pour ne point rebuter Amélie, et justifier sa préférence! Enfin, me voilà bien enveloppé dans son tablier de soie noire, moi, pavé grossier et fruste, et la svelte amazone m'emporte chez elle, heureuse d'un tel fardeau.

« Pour le coup, et quoique Amélie m'eût déposé tout doucement sur sa fenêtre, il y avait dans ce voyage un but mystérieux que je ne pouvais pas m'expliquer. Était-ce pour se défendre, en cas d'attaque? Voulait-elle conserver un souvenir mémorable de cette époque, un fragment des glorieuses barricades? Le mot de l'énigme me fut donné d'une façon bien singulière, bien funeste. Une vive fusillade venait de s'engager dans la rue. La jeune fille s'élança à la croisée; son agitation était extrême. Les vociférations, le carnage semblaient redou-

bler. Soudain, j'entends Amélie s'écrier : « Des Suisses! » et son bras soyeux m'entoure mollement, m'incline par une contraction involontaire. Dans cette situation, je pouvais contempler à mon aise la scène désolante qui avait lieu devant moi. D'abord parvenus au-delà de la barricade, ces hommes nombreux et déterminés, en habits rouges, sont, en peu d'instants, forcés à la retraite. Au milieu de la foule qui s'avancait contre eux, faisant feu de toutes parts et poussant des cris d'enthousiasme, Charles, la carabine d'une main, et de l'autre brandissant une épée, entraînait ce torrent de braves, qui paraissaient fiers de lui obéir. A sa vue l'agitation d'Amélie redoubla; elle trépignait d'admiration et d'impatience. Je craignis un instant qu'elle ne me laissât échapper... Cependant les coups de feu devinrent plus rares. Un engagement à la baïonnette, au sabre, s'effectua sur plusieurs points. Alternativement maîtres du terrain, ou obligés de céder au nombre, Charles et les siens chargeaient impétueusement les Suisses, ou reculaient devant eux, disputant l'espace pied à pied, et opposant une vigoureuse résistance. Ces flux et reflux de groupes animés, ces flots onduleux de têtes inégales, ces murmures de choes, de voix, d'explosions, offraient un spectacle inouï, impossible à décrire. Dans ce moment, il se formait comme

un cercle autour de deux combattants acharnés; leurs fers scintillaient en éclairs, tant les coups se précipitaient drus et rapides. C'étaient un officier suisse et le jeune chef populaire, mon courageux ami, qui, dans la lutte sanglante, s'attaquaient brusquement. Auprès d'eux les bouches restaient béantes, les bras demeuraient oisifs; leur audace intrépide fixait l'attention de tous. Amélie venait de concevoir sans doute la pensée de terminer ce terrible duel; résolution fatale! Elle me saisit des deux mains, me balance un moment au-dessus de la rue, et me lance vers le but qu'elle espérait atteindre, en criant: Vive la liberté! J'étais libre aussi, mais non pas assez pour me soustraire à l'impulsion reçue, et je tombai de tout le poids de ma vitesse sur la tête de Charles, qui fut tué du coup.

« C'était au redoutable adversaire de son amant qu'Amélie me destinait; les positions venaient de changer à l'instant de ma chute. Pourquoi la force d'action ne m'a-t-elle pas été donnée! Charles existerait.

« Restée immobile, anéantie, n'en pouvant croire ses yeux, Amélie semblait méditer un projet sinistre. Elle n'entendait pas les hurlements d'indignation qui la signalaient à la fureur du peuple. « Vengeance! c'est elle! » criaient des milliers de voix; « vengeance! vengeance! » Vingt coups

de feu partent; le sang jaillit, son crâne est fracassé; Amélie est renversée morte. Elle n'a pas souffert long-temps.

« Fille héroïque et infortunée, vous aviez voulu faire de moi un instrument sanguinaire: vous avez réussi; mais qu'il vous en a coûté cher! Oh, la vengeance immédiate des citoyens a été votre meilleur recours, le trépas votre plus sûr asile. Peut-on survivre à tout ce qu'on aime, quand on a détruit de sa main tout ce qui nous attachait à la vie!

« Et moi, misérable pavé, qu'ai-je fait pour subir une si cruelle prédestination! moi, cause innocente d'un accident qui donna le jour à l'orphelin, je devais lui en ravir les auteurs! Pourquoi suis-je né! pourquoi n'ai-je pas vécu ignoré, du moins, dans les entrailles de la terre!

« Ces réflexions amères je les faisais, tandis qu'on plaçait le corps de Charles et d'Amélie sur une civière, pour les conduire, le soir, à leur dernière demeure. Le malheureux père d'Amélie suivait ces restes chéris, le cœur oppressé, contenant avec effort des émotions poignantes. Le vieillard, sous son uniforme, ne voulait pas pleurer...

« Et tandis que le cortège funèbre s'éloignait lentement: « Qu'est-ce que la vie de ceux qu'on nomme des êtres raisonnables? me disais-je. Avec

tant de facultés pour sentir, pour exprimer le bonheur; avec des sens si délicats pour jouir des bienfaits de la nature, périr ainsi, abreuvés de regrets, avides de plaisirs qu'on a goûtés à peine, et qui échappent sans retour! Hommes pleins d'orgueil et de misères, je vous le dis, moi, qui ai vu tomber Henriette pour la tuer, moi qui ai frappé de mort le brave Charles, qu'Amélie a suivi au cercueil, qu'est-ce que la vie?... Oh certes, il y a moins à gagner et beaucoup plus à perdre à être homme que pavé!»

EUGÈNE DE PRADEL.



JACQUES BONHOMME.

Jacques Bonhomme, M. Jacques Bonhomme est d'une famille ancienne. Depuis qu'il est devenu important, des flatteurs et des savants lui ont même fait une belle généalogie; ils lui donnent une origine celtique. A les croire, sa race s'en va se perdre dans la nuit des temps qui